UNIVERSITÉ DE TOULOUSE

FACULTÉ MIXTE DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

ANNÉE 1949 N° 47.

Contribution à l'étude de la médecine psycho-somatique

- La médecine sur le plateau de l'Aubrac

- " Pierrounet " de Nasbinals.

« Divinum est opus, sedare dolorem »
(Ecole de Salerne)

THÈSE

pour le

DOCTORAT EN MÉDECINE

(Diplôme d'État)

présentée et soutenue publiquement en juin 1949

par

Jean REMIZE

Ancien Interne de l'Hôpital d'Aurillac

MEMBRES DU JURY	MM. VIRENQUE	Président
	SOREL, GRIMOUD, GERAUD	Assesseurs
	LASSERRE	Suppléant

IMPRIMERIE MODERNE
AURILLAC

1949

Contribution à l'étude de la médecine psycho-somatique

— La médecine sur le plateau de l'Aubrac

— « Pierrounet » de Nasbinals

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41548915_0070

UNIVERSITÉ DE TOULOUSE

FACULTÉ MIXTE DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

ANNÉE 1949 N° 47.

Contribution à l'étude de la médecine psycho-somatique

- La médecine sur le plateau de l'Aubrac

- " Pierrounet " de Nasbinals

« **Divinum est opus, sedare dolorem** »
(Ecole de Salerne)

THÈSE

pour le

DOCTORAT EN MÉDECINE

(Diplôme d'État)

présentée et soutenue publiquement en juin 1949

par

Jean REMIZE

Ancien Interne de l'Hôpital d'Aurillac

MEMBRES DU JURY	MM. VIRENQUE	Président
	SOREL	
	GRIMOUD	Assesseurs
	GERAUD	
	LASSERRE	Suppléant

IMPRIMERIE MODERNE
AURILLAC

1949

UNIVERSITÉ DE TOULOUSE

FACULTE MIXTE DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

TABLEAU DU PERSONNEL

Doyen	MM. LEFEBVRE
Assesseur	BRUSTIER
Doyens honoraires	GORSE-CALVET

Professeurs honoraires

MM. RISPAL	MM. ARGAUD	MM. SERR
MERIEL	LAFFORGUE	GARIPUY
RIBAUT		CLERMONT

Professeurs

Clinique de Neurologie et Psychiatrie	MM RISER
Clinique Médicale	TAPIE, ROQUES
Clinique Obstétricale	GUILHEM
Physiologie	SOULA
Clinique chirurgicale et du cancer	DUCUING
Physique Biologique et Médicale	BUGNARD
Clinique des Maladies cutanées et syphilitiques	NANTA
Chimie et Toxicologie	BRUSTIER
Pathologie générale et Médecine expérimentale	SENDRAIL
Clinique chirurgicale et gynécologie	LEFEBVRE
Anatomie	VALLOIS, LAZORTHES
Histoire Naturelle	DELAS
Clinique médicale infantile et puériculture	SOREL R.
Pharmacie	CAUJOLLE
Pathologie interne et clinique des maladies de la tuberculose	MOREL
Bactériologie, Hygiène et Médecine Sociale	ANDRIEU
Clinique chirurgicale Infantile et Orthopédie	VIRENQUE
Clinique des maladies des voies urinaires	FABRE Pierre
Matière Médicale	VINCENT
Hydrologie thérapeutique et climatologie	MERIEL
Anatomie Pathologique	FABRE Jacques
Clinique d'oto-rhino-laryngologie et de chirurgie maxillo-faciale	CALVET
Clinique Ophtalmologique	CALMETTES
Chimie Biologique	VALDIGUIE
Médecine légale et médecine du travail	PLANQUES
Histologie et Embryologie	BROUSSY
Médecine sociale	BOUNHOURE

Professeurs sans Chaire

Physiologie	MM. BAISSET
Anatomie	COULOUMA

Agrégés

Anatomie	MM. POULHES (C. d. F.)
Histologie	BIMES (Ch. de. F
Médecine	GADRAT, DARNAUD, GERAUD, DARDENNE, LAPORTE (J.)
Chirurgie	GRIMOUD, RIEUNAU, DIEULAFE, DAMBRIN Paul
Obstétrique	PONTONNIER (C. d. I
Ophtalmologie	DEODATI
Physique Médicale	MARQUES
Pharmacie	COUTURIER
Chimie générale pharmaceutique	BLANC
Histoire naturelle pharmaceutique	Mme DULUCQ-MATHOU
Odonto-Stomatologie	M. CADENAT

BIBLIOTHEEK LEIDEN

Cours Complémentaires

Cours d'obstétrique aux élèves Sages-Femmes	MM. GUILHEM
Cours d'Anat. physiol. et pathol. aux élèves Sages-Femmes	GUILHEM
Chimie pathologique	VALDIGUIE
Chimie biologique	VALDIGUIE
Chimie minérale	BLANC
Physique pharmaceutique	AUVERGNAT
Dermatologie et Syphiligraphie	BAZEX
Législation pharmaceutique	BOUISSET
Microbiologie	BOUISSET
Clinique de la Tuberculose	MOREL, DAMBRIN Paul
Parasitologie	LASSERRE
Botanique et Cryptogamie	Mme DULUCQ-MATHOU
Chimie analytique	MM BLANC
Hydrologie et Géologie	ASTRE
Anatomie Médico-Chirurgicale	THOMAS
Pharmacodynamie	BAISSET
Bactériologie et Hygiène	LAPORTE
Urologie	LHEZ
Ophtalmologie	DEODATI
Neuro-Chirurgie	LAZORTHES
Oto-Rhino-Laryngo	CLAUX
Secrétaire de la Faculté	ARGILAS

La Faculté déclare n'être pas responsable des opinions émises par les candidats (Délibération en date du 12 mai 1918)

A LA MEMOIRE DE MA MERE BIEN AIMEE

Toujours présente à mes pensées.

A MON PERE

LE DOCTEUR JEAN REMIZE

Chevalier de la Légion d'Honneur
Maire et Conseiller Général.

dont la vie me servira d'exemple et d'encouragement.
Bien faible témoignage de mon admiration, de ma piété filiale et de ma profonde affection.

A MA SŒUR

Qui s'est tant dévouée pour nous.

A MON FRERE

Le meilleur compagnon de mes études.

A MA FIANCEE

« Dimidium animae meae »
avec toute mon affection.

A TOUS MES PARENTS ET AMIS

A NOTRE MAITRE ET PRESIDENT
DE THESE

MONSIEUR LE PROFESSEUR VIRENQUE

Professeur de Clinique Chirurgicale Infantile
et Orthopédie.

Qui nous a inspiré le sujet de notre thèse et a bien voulu en accepter la Présidence. Qu'il nous permette de le remercier et de lui offrir ce modeste travail comme un hommage de notre très grande reconnaissance.

A NOTRE JURY DE THESE

MONSIEUR LE PROFESSEUR SOREL

Professeur de Clinique Médicale Infantile et Puériculture.

MONSIEUR LE PROFESSEUR AGRÉGÉ GRIMOUD

Professeur Agrégé à la Faculté

MONSIEUR LE PROFESSEUR AGRÉGÉ GERAUD

Professeur Agrégé à la Faculté

MONSIEUR LE DOCTEUR LASSERRE

Chargé de cours à la Faculté

Qui nous font le grand honneur de siéger à notre Jury de Thèse, nous exprimons, avec toute notre gratitude, nos sentiments respectueux et reconnaissants.

A NOS MAITRES DE LA FACULTE ET DES HOPITAUX

AVANT-PROPOS

QUAND on nous a proposé le sujet de cette thèse, nous avons aussitôt subi l'emprise de l'Aubrac, de ces liens mystérieux du pays natal, de cette âme dont parle le poète

« Qui s'attache à notre âme et la force d'aimer ».

Et nous avons accepté, avec un enthousiasme de néophyte, ce sujet qui allait nous faire vivre au milieu d'une population amie et familière.

Dès le début de nos études et de nos recherches nous avons compris que pour mener à bien ce travail, il faudrait des qualités et un talent qui nous feront défaut. Mais, il était déjà trop tard, et puis nous avons pensé que nous pourrions nous aussi bénéficier de l'indulgence, accordée par La Bruyère, à ceux qui écrivent par nécessité.

Le plan de notre thèse est simple :

1° *Une introduction, comprenant une étude succincte de la médecine psycho-somatique.*
2° *Un aperçu géographique de l'Aubrac.*
3° *La vie du Médecin de campagne.*
4° « *Pierrounet* » *de Nasbinals.*

Si certains pouvaient être surpris de ce voisinage quelque peu « morganitique », qu'ils veuillent bien se rappeler, qu'en médecine, il n'y a pas de parents pauvres, que le majestueux temple d'Esculape à Epidaure était ouvert à tous et que tous sont conviés à cette œuvre divine : soulager la douleur.

A M. le Professeur VIRENQUE, *qui a bien voulu*

accepter la présidence de notre thèse après l'avoir inspirée, qui s'est toujours intéressé à nos études, qui nous a prodigué conseils et encouragements et nous a sans cesse témoigné une bienveillance et une sympathie que nous ne sommes pas prêt d'oublier, nous offrons l'expression de nos sentiments respectueux et reconnaissants.

Toulouse, le 31 *mai* 1949.

INTRODUCTION

Médecine psycho-somatique

Nous nous proposons dans cette introduction de donner un aperçu sommaire de la médecine psycho-somatique qui nous aidera à mieux mettre en lumière les « grandeurs » du médecin de campagne, son « sacerdoce » bienfaisant et à mieux comprendre l'œuvre et les succès de « Pierrounet ».

Les nouvelles méthodes de diagnostic et de traitement, mises en honneur à la suite des découvertes scientifiques modernes, ont naturellement orienté la médecine et la chirurgie vers une conception mécaniciste de l'homme. En ne se référant qu'aux examens de laboratoire pour étudier l'organisme malade, en négligeant l'étude du fait psychique, en ignorant systématiquement l'esprit, médecins et chirurgiens enregistrèrent dans certains cas des échecs thérapeutiques, souvent même des aggravations. Le mouvement doctrinal psycho-somatique s'est inscrit contre cette tendance. En admettant la psychogénèse de certains désordres organiques et leur guérison par une psychothérapie appropriée, il a redonné au facteur mental son importance qui est capitale, puisqu'il constitue le propre de l'homme.

HISTORIQUE

Née aux Etats-Unis la médecine psycho-somatique prit, en 1935, un essor considérable grâce aux travaux

de H. Flanders et Dunbar. Certes, de tous temps, on a parlé des interéactions du psychique sur le somatique : lors de l'évolution des maladies organiques, il était admis que le psychisme pouvait provoquer l'apparition de certains accidents ou complications, mais c'est à la faveur des nombreux et importants travaux américains que des précisions nouvelles sont venues parfaire cette notion. Laënnec signalant parmi les causes favorisantes de la phtisie l'influence des « passions tristes » et Bouveret pensant que le cancer se développait à la suite de « soucis prolongés » étaient des précurseurs en la matière tout comme C. Fiessinger qui, étudiant les causes morales des maladies, affirmait que les passions étaient de véritables toxiques pour l'organisme; mais ce sont bien les observations cliniques et expérimentales parvenues d'Amérique qui nous ont permis d'envisager avec espoir la perspective psycho-somatique, prometteuse de meilleurs résultats thérapeutiques.

D'après Jean Delay, le mouvement psycho-somatique s'est développé en trois étapes successives. Tout d'abord les travaux de Cl. Bernard, Leriche, Raynaud, Reilly sur la physiologie et la pathologie du système neuro-végétatif nous ont permis d'admettre la neuro-genèse de troubles fonctionnels. Les recherches de Cannon sur la genèse émotionnelle des perturbations neuro-végétatives et les études de l'école réflexologique de Pavlov ont ensuite mis en lumière la psycho-genèse de certains dérèglements vago-sympathiques. Freud enfin a démontré le retentissement somatique de conflits émotionnels subconscients et donné un intérêt pratique à la médecine psycho-somatique grâce à la valeur curatrice de la psychothérapie.

SOMATO-PSYCHO-PATHOLOGIE

Unité corporelle et unité somato-psychique sont à la base de la médecine psycho-somatique. En nous montrant

les interéactions viscérales, la pathologie neuro-végétative nous a indiqué la réalité de l'unité somatique. L'opposition classique entre fonctionnels et lésionnels ne peut et ne doit plus exister car, en général, il y a intrication de l'organique et du fonctionnel, interaction, retentissement mutuel avec précession tantôt de l'un, tantôt de l'autre. L'atteinte fonctionnelle qui, au début, n'est qu'une modification transitoire, réversible, uniquement décelable par des techniques histo-chimiques, peut aboutir à la lésion organique, à une altération définitive, irréversible et qui de prime abord pourrait en imposer pour une lésion organique primitive.

L'unité somato-psychique est aussi réelle que l'unité somatique. L'ubiquité du système nerveux et son unité, réalisée par l'intrication des systèmes cérébro-spinal et neuro-végétatif, forment, avec les mécanismes physiologiques vago-sympathiques, les bases anatomiques et physiologiques de cette unité somato-psychique, dont les conséquences morbides réaliseront une véritable somato-psycho-pathologie.

Par modification du terrain ou création d'un déséquilibre vago-sympathique ou humoral, le psychisme intervient pour une grande part dans les transformations matérielles ou organiques. En somato-psychopathologie, les interactions se font dans les deux sens. Des maladies viscérales très localisées peuvent avoir un retentissement psychique, et réciproquement, les maladies mentales peuvent donner lieu à des manifestations viscérales ou somatiques. Il est même démontré que des causes psychiques à elles seules, peuvent causer et entretenir les plus authentiques maladies viscérales. Une lésion organique peut créer des perturbations vago-sympathiques fonctionnelles d'abord, puis permanentes, entraînant des modifications psychiques qui vont peu à peu aboutir à un état de fragilité neuro-psychique. Les chocs émotionnels vont alors augmenter ce déséquilibre neuro-végétatif et entretenir ou même aggraver la lésion organique. Ainsi lésions organiques et troubles psychiques s'in-

triquent, s'entretiennent, s'associent, se succèdent si bien qu'il est souvent impossible de savoir qui a débuté et ceci n'est pas fait pour orienter et faciliter la thérapeutique.

L'importance des faits psycho-somatiques s'avère considérable en pathologie chirurgicale. J. Gosset travaillant en collaboration avec P. Marty, psychiatre, dans le service de chirurgie de M. le Professeur Brocq, put établir qu'en dix mois sur 500 malades environ qui s'étaient présentés aux consultations chirurgicales, 52, soit plus de 10 % étaient justiciables de l'intervention d'un psychiatre, car, si la lésion organique était indiscutable, les symptômes fonctionnels relevaient pour une grande part de déséquilibres mentaux. Pour que soit justifié un acte opératoire, la seule présence d'une lésion organique et de troubles fonctionnels est insuffisante ; le chirurgien doit auparavant acquérir la certitude que les troubles relèvent exclusivement de la lésion somatique constatée. Au même titre que les recherches de laboratoire et de radiographie, un examen neuro-psychiatrique doit venir compléter l'examen clinique et permettre de dépister la coexistence de troubles psycho-pathologiques.

MECANISME PSYCHO-SOMATIQUE

Le trouble fonctionnel est engendré en général par une lésion organique, mais dans certains cas la fonction peut être perturbée sans que l'organe soit anatomiquement lésé. Comme l'ont démontré les recherches de Cl. Bernard et de M. Raynaud, les déséquilibres vago-sympathiques donnent naissance à des symptômes cliniques polymorphes qui, à l'origine du moins, ne sont pas sous la dépendance d'altérations somatiques. Cependant, la répétition de troubles fonctionnels peut à la longue entraîner l'apparition d'une authentique lésion anatomique, conséquence et non cause de la perturbation fonctionnelle. « Il y a des cas où le trouble fonctionnel crée

la lésion » (Leriche). Cannon a établi que chez un chat la vue d'un chien provoque dans le sang des décharges d'adrénaline qui, répétées, peuvent par leur pouvoir hypertenseur être cause d'artériosclérose. Reilly, en reproduisant les symptômes intestinaux de la fièvre typhoïde a constaté que « l'irritation du système autonome peut à elle seule engendrer la diarrhée, l'hémorragie, l'ulcération ». Des manifestations secondairement organiques peuvent donc être causées par un dérèglement du système neuro-végétatif.

Les travaux de Cannon sur « l'émotion-choc » ont permis de passer de la neurogenèse à la psycho-genèse des perturbations neuro-végétatives. Emotion, centres hypothalamiques et système nerveux végétatif sont étroitement liés. Cannon a mis en évidence le retentissement neuro-végétatif de l'émotion dans les différents secteurs de la vie organique et reconnu l'action nuisible de la simple tension émotionnelle. Vachet admet qu'une émotion joyeuse « favorise l'oxydation des tissus, l'élimination des toxines, la sécrétion du foie, la leucocytose, la prolifération cellulaire et le processus de cicatrisation ».

Les expériences de Pavlov, démontrant la possibilité de conditionner les phénomènes physiologiques par des facteurs psychiques, ont mis en lumière l'influence de l'hétéro et de l'auto-suggestion ou mieux d'une représentation imaginative de l'émotion. Mais, c'est à Freud surtout que les Américains ont emprunté de nombreux exemples de perturbation somatique d'origine affective ; car, Freud a particulièrement insisté sur le « mécanisme de conversion psychosomatique », l'hystérie de conversion. Un conflit psychique, une angoisse peut s'incarner, se transformer en un symptôme somatique qui va dévier l'angoisse en faisant disparaître la cause psychique.

CONCLUSION

A la lumière de ces données pathogéniques, il nous est plus facile de comprendre que certaines maladies

physiques sont intimement liées à des cause psychiques et curables par la psychothérapie, tout comme il existe des maladies psychiques liées à des causes physiques et curables par la physiothérapie. L'efficacité, la bienfaisante influence de la simple « mise en confiance » du malade est bien connue des praticiens mais elle n'est point suffisante. La médecine psycho-somatique nous conduit, devant un symptôme en apparence bien déterminé, bien connu, à considérer l'homme tout entier, corps et esprit, et à définir le rôle de l'un et de l'autre dans la genèse des troubles observés. Si, avec A. Carrel, nous admettons que « l'envie, la haine, la peur, quand ces sentiments sont habituels, peuvent provoquer des changements organiques et de véritables maladies », une collaboration étroite entre psychiatres et praticiens doit nous conduire à des examens psycho-somatiques plus complets et nous permettre, grâce à une psychothérapie appropriée, d'obtenir de meilleurs résultats thérapeutiques.

Métalnikoff observe qu'un animal que l'on flattait et que l'on caressait, présentait, après une inoculation microbienne, des globules blancs plus nombreux avec un pouvoir d'agglutination accru. Il n'y a donc rien d'impossible à ce que l'euphorie provoquée par l'espoir d'une guérison prochaine exalte aussi les réactions de défense de l'organisme. Dans toute maladie organique de longue durée aux symptômes d'origine lésionnelle viennent rapidement se surajouter des symptômes mentaux que l'auto-suggestion ou l'influence de l'entourage ont créés et que la puissance persuasive de thérapeutes avisés peut faire instantanément disparaître. Ce côté pratique de la médecine psycho-somatique est, en notre siècle du progrès médical et du culte de la science, largement exploité par les guérisseurs et charlatans qui lui doivent la majorité des succès thérapeutiques qu'ils peuvent obtenir.

Aperçu géographique de l'Aubrac

I. — GEOGRAPHIE PHYSIQUE

L'Aubrac, ainsi nommé d'un grand hôpital bâti vers l'an 1120 et dont il ne reste que des ruines, dominé au nord par les monts du Cantal, à l'est par la Margeride et dominant à son tour vers le sud les collines et les Causses moins élevés du Rouergue et vers l'ouest les vallées du Lot et de l'Aveyron, est compris entre le 44e et le 45e degré de latitude; entre le méridien de Paris et le premier degré de longitude à l'est de ce méridien. Il s'étend à la fois, et dans des proportions identiques, sur les trois départements : Aveyron, Cantal, Lozère, ainsi que le rappelle une croix élevée à la corne des Diocèses de Rodez, de Mende et de Saint-Flour et dite « la croix des trois Evêques ».

Son altitude moyenne est de 1.000 à 1.300 mètres et sur ce magnifique piédestal de 40 kms de diamètre, trônent les pics de hautes altitudes : les Truques d'Aubrac (1445 m.), Mailhebiau (1471 m.), le Puy de Gudette, les Moussous.

Le sol du plateau est un terrain schisteux et granitique, mais recouvert, sur de vastes espaces, d'une large croûte de matières volcaniques : laves, cendres volcaniques et basaltes forment en plusieurs endroits des orgues basaltiques monumentales. Des torrents nombreux, faits du ruissellement des « pelouses », quittent précipitamment le silence et la paix des lieux suprêmes et vont

tomber, en quelques heures, dans le Lot et dans la Truyère. Et c'est de l'extrémité septentrionale du massif de l'Aubrac que jaillissent les « chaudes aigues » autour desquelles s'est bâtie la ville du même nom. A l'est, ce plateau est parsemé de petits lacs, dans des vallons tourbeux ; ils sont au nombre de quatre : lacs de Born, de Saint-Andéol, de Souveyrols et des Salhens, qui forme la belle cascade du Déroc. De l'ancienne splendeur sylvestre, il ne reste que les grands bois de fayards de la Forêt d'Aubrac, de Régambal, de Laguiole, qui lui forment une épaisse ceinture d'un vert si reposant à la belle saison.

Le haut de ce plateau trop froid pour la culture, véritable Sibérie en hiver, et qui reste souvent sous la neige d'octobre à avril forme un immense pâturage sans un arbre, sans un arbuste, sans terres labourables que parcourent en été des troupeaux transhumants, à la robe froment, venus surtout des bas pays de l'Aveyron, s'élevant à plusieurs milliers de têtes d'animaux : taureaux, vaches et veaux. Dans la région de Mailhebiau, on trouve de nombreux troupeaux transhumants de moutons venus des Causses ou du Bas-Languedoc. Dans les vallées, environnant le haut plateau et au creux des vallons, de loin en loin, s'égayent lointains et disséminés des villages, des hameaux et même de gros bourgs, dont certains prétendent au titre de petites cités : St-Chély d'Aubrac, Laguiole en Aveyron; Nasbinals en Lozère; Chaudesaigues en Cantal. Plusieurs routes sillonnent l'Aubrac, qui relient ces petites villes voisines ; mais très souvent elles sont bloquées par les neiges d'octobre à avril et parfois à mai.

II. — GEOGRAPHIE ECONOMIQUE

Telle est esquissée à grands traits la géographie physique de l'Aubrac, tel est ce pays, qui dans sa sauvage grandeur, présente toutefois de belles ressources économiques, par son élevage, ses produits laitiers réputés,

son tourisme. Comme tous les terrains volcaniques, le sol est d'une fertilité surprenante et donne un gazon feutré, épais, avec une herbe grasse et tendre, parfumée par une flore d'une richesse qui fait l'admiration des botanistes. Souvent, la pelouse, encore recouverte de neige par endroit fin avril, donnera fin mai une herbe plantureuse et abondante où les animaux seront cachés jusqu'aux cornes. Aussi dans ces « devèzes » (1) voyons-nous paître et s'engraisser les superbes bœufs, les « monos » (2) de la robuste race d'Aubrac, qui après quelques mois d'alpage seront de magnifiques bêtes de boucherie, très recherchées par la qualité de leur viande sur les champs de foire célèbres de Nasbinals et de Laguiole.

Mais la principale source de richesse de l'Aubrac, le plus beau fleuron de sa couronne paysanne, c'est la « *fourme* »; fromage du pays fabriqué dans les « burons » que George Sand appelle « le dernier sanctuaire de la vie pastorale ». Le « buron », habitation toute primitive et agreste, est situé si possible au centre de la « montagne », où paissent les vacheries. Chaque montagne a le sien, comme chaque « montagne » a son nom « *les Moussous* », « *Camejeane* » etc... Il n'est ouvert que pendant la belle saison, du 25 mai à la St-Géraud, le 13 octobre. Il ne comprend qu'un rez-de-chaussée, éclairé par l'unique porte, adossé si possible à une butte ou creusé dans le sol, avec le plancher en terre battue, divisé en deux par une muraille en pierre sèche : d'un côté la cuisine et fromagerie, de l'autre la cave pour la conservation du fromage. En haut, « le Trabé », sorte de galetas servant de dortoir aux hommes qui veillent sur la vacherie, font la traite des vaches et fabriquent le fromage. Ces hommes sont habituellement de trois à six selon l'importance de la « montagne » et le nombre des animaux. Ils sont tous jeunes en général, car la vie est rude au buron ; ils

(1) Pâturages clos.

(2) Vaches non suitées.

ont à leur tête le « Cantalès » puis, dans la hiérarchie descendante se succèdent le « patre », le « bédelier », le « roul ». Levés dès l'aube, par tous les temps, sous la pluie, sous le vent, sous l'orage, ils vont au parc (1) pour la traite du matin ; ils y reviendront pour la traite du soir, qui a lieu à des heures rituelles : trois heures solaires. Aussitôt de retour au buron, « Cantalès » et « patre », après un frugal repas, lait et beurre, s'affairent à traiter le lait ; le « bédélier » et le « roul » courent après les animaux. Le buron, les ustensiles de laiterie sont d'une propreté éblouissante, les ferrures polies, les bois de la vaisselle, « les gerles » (2), parfaitement blancs et chaque buron rivalise avec son voisin pour la bonne tenue, pour la qualité du fromage et la beauté du troupeau.

La quantité de « fourme » qui se fabrique sur l'Aubrac pendant la saison, est considérable et représente plusieurs milliers de tonnes; une vache pouvant donner de 40 à 50 kgs de fromage pendant la durée de son estivage. La vente doit donner plusieurs millions de francs et contribue, pour une large part, à maintenir l'aisance dans nos populations rurales.

Une autre source de richesse de la région est le tourisme, plusieurs fois séculaire en ces lieux, où un noble seigneur, Adalard, vicomte des Flandres, sauvé miraculeusement des brigands en se rendant en pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle, fonda en 1120 le monastère de Notre-Dame des Pauvres, à Aubrac même. Et, pendant des siècles, les hospitaliers de la Dômerie d'Aubrac reçurent ces foules du Moyen Age, toujours sur les routes des grands sanctuaires, et les vieillards, les infirmes, les malades, les malheureux, distribuant, d'après la tradition, des centaines de pains par jour. Mais le vent de la Révolution souffla aussi sur l'Aubrac ne laissant subsister qu'une haute tour carrée, dite

(1) Espace clôturé par des claies, dont certaines ramées, où sont logés les veaux pendant la nuit.

(2) Récipient en bois d'une contenance de cent litres environ.

« Tour des Anglais », l'Eglise romane avec son clocher trapu et la « Cloche des Perdus » sur laquelle on peut déchiffrer l'inscription « *Errantes revoca* », qui sonnait pour « rappeler les égarés » les jours de tourmente de neige et d'épais brouillard, dans ce lieu d'horreur et de vaste solitude « *in loco horroris et vastae solutidinis* » suivant la devise gravée sur le fronton de la porte d'entrée de la Dômerie.

Les touristes — ils ont eu, en ce haut lieu d'Auvergne, des précurseurs illustres : François Ier, George Sand, — dès la belle saison, essaiment sur toutes les routes de la région, à pied, en bicyclette, en automobile. Aussitôt, ils subissent l'emprise de ces vastes horizons, séduits par le calme et le silence de ce paysage si particulier. Les uns se livrent aux plaisirs de la pêche dans les lacs, les « boraldes » (1) ou le « Bès », si poisonneux, où abonde la truite saumonée ; aux joies de la chasse, dans un pays riche en gibier de tout genre : grives dont parle déjà César dans ses « *Commentaires* », bécasses et bécassines ; les autres, botanistes ou archéologues, herborisent une des flores les plus riches d'Europe ou fouillent les secrets des ruines et des légendes (lac de St-Andéol). Par milliers, ils se succèdent, quittant la montagne à regret et se promettant d'y revenir. Plus tard l'hiver, avec ses champs de neige incomparables, amène de nouvelles caravanes de touristes, des skieurs qui viennent peupler ces solitudes, patrimoine, inviolé à cette époque, des renards et des sangliers.

III. — GEOGRAPHIE HUMAINE

Montesquieu, puis Taine, ont montré l'influence du milieu géographique et du climat sur les sociétés humaines. Plus près de nous, Michelet a dit « tel le nid, tel l'oiseau ». C. Jullian, a insisté sur les rapports de l'homme avec le sol qu'il habite. Et si, suivant l'illustre formule barrésienne, « L'homme porte la marque du sol », l'habitant de l'Aubrac sera fortement marqué : par l'em-

(1) Petits ruisseaux.

preinte de cette nature sauvage et primitive, peuplée par des villages toujours éloignés les uns des autres ; par l'isolement forcé de l'indigène dans les fermes ou les hameaux ; par la longueur et la sévérité de l'hivernage.

Le montagnard autochtone est de taille moyenne, avec de larges épaules, des membres trapus, un visage frais et coloré, des yeux vifs et intelligents — souvent lointains et songeurs — habitués à contempler de vastes horizons, une démarche souple et rythmée, en bref, il possède un harmonieux développement anatomique et respire la santé, la robustesse, l'agilité qui s'affirme dans ses danses locales, notamment dans la « bourrée ». C'est là que le recrutement a sa meilleure pépinière de « Diables Bleus », dont les ancêtres furent les soldats de l'Armée Chrétienne de Charrier, et les fils, les « Maquisards » de la Libération. Les mœurs sont simples et frugales, respectueuses des meilleures traditions familiales. Le paysan est très attaché à la religion catholique, religion de ses pères, et à son sol ingrat mais ennobli par plusieurs générations de ses ancêtres paysans. Pays de familles nombreuses, sans industrie autre que l'industrie fromagère et saisonnière, l'émigration est devenue un mal nécessaire. Elle se fait sur Paris où la colonie nasbinalaise — une des plus belles du Massif Central — que nous connaissons bien, occupe des situations enviées et enviables, fruits de son labeur opiniâtre, de son esprit d'économie et d'initiative, de son intelligence des affaires. Mais, son âme n'a cessé de voltiger autour du clocher natal, — pareille à ces oiseaux de mer qui sans cesse reviennent aux petits clochers de la plage. Après avoir conquis cette aisance dorée, dont parle le poète, on revient au pays pour y vivre « *le reste de son âge* » dans l'humble maison de ses pères, avec ses vieux meubles, ses alcoves pleines de mystérieux secrets, ses vieux souvenirs, ses portraits de famille qui évoquent tant de chers disparus, qui en sont les « *dieux lares* ». Souvent, on y fait construire une maison confortable aux belles assises de moellons de granit, une maison de « *Parisien* »

dont s'enorgueillissent Nasbinals, Laguiole, St-Chély d'Aubrac, St-Urcize.

Néanmoins, les habitants de l'Aubrac sont peu nombreux ; la population est d'une faible densité et répartie dans des fermes, des hameaux, des villages et quelques bourgs plus populeux, mais tous éloignés les uns des autres, et isolés pendant des mois, en raison des communications rendues difficiles et même impossibles par les chutes de neige et les congères. Aussi, pendant les longs jours d'hiver, le paysan qui a travaillé durement pendant l'été à rentrer se récolte, à engranger ses foins, prend un certain repos. Après avoir soigné les animaux il fait des travaux de bricolage : réparation des outils de la ferme, vannerie. Assis au « *cantou* » de la cheminée de la grande cuisine, le chef de famille entouré de ses enfants préside aux longues et joyeuses veillées où se sont créées tant de légendes et d'histoires fantastiques qui enrichissent le folklore de la région : bête du Gévaudan, drac... Cette pièce, souvent unique, sert à la fois de chambre à coucher avec ses vieilles alcoves, de cuisine avec son âtre immense et de salle à manger avec sa lourde et longue table de chêne. C'est là, que viendront, parfois de très loin, « *veiller* » les jeunes gens, surtout si l'hôte est accueillant et s'il y a de « belles filles ». C'est là, auprès de ce grand feu de fayards, que l'on va déguster une grillade de châtaignes, arrosée d'un bon vin, jouer aux cartes très tard dans la nuit, et de là que partiront les nouvelles : maladies, fiançailles, mariages, ventes, qui se propageront avec cette rapidité que l'on rencontre dans les pays de l'Islam.

La nourriture est frugale, saine, excellente, — faite des produits du pays : beurre, fromage, charcuterie, lard, produits de la basse-cour et du clapier, — agrémentée souvent de pâtisserie, de « fouace », œuvre de la jeune fille de la maison, qui a fréquenté les cours ménagers. La « *Poule au Pot* » le dimanche n'est plus le privilège du châtelain. Mais, les anciens du pays nous racontent avoir vu consommer dans leur jeunesse : pain

d'avoine ou d'orge grossier et noir, et une soupe de fèves qui rappelait le « *brouet noir des Spartiates* ». Mais, ces temps sont heureusement révolus et partout, même dans la ferme la plus humble, le repas est arrosé d'un bon vin du Midi avec ce bouquet particulier qu'il acquiert sur l'Aubrac. Et, au moment des grandes fêtes familiales, pour couronner le menu, apparaît « Sa Majesté L'Aligot », fait de tome, de crême et de pommes de terre, toujours apprécié des « montagnards », véritable régal champêtre, chanté par le poète :

« *Aubrac, à qui le ciel a fait un don si beau,*
« *Sois fier de tant de gloire et porte le front haut.*
« *Reste, reste toujours au niveau de ton rôle,*
« *Garde de l'*ALIGOT *l'éternel monopole.*
« *Vois le parisien, charmé par ce régal,*
« *Oublier ses cafés et son Palais-Royal...*
« *Bientôt plus de maigreur, plus de pâleur d'ivoire,*
« *L'incarnat rajeunit sa mine blême ou noire...*
« *Il voudrait pour toujours dans tes murs s'établir,*
« *Autour d'un* ALIGOT *chanter, vivre et mourir.* »

(P. REMIZE.)

A vivre cette vie de travail rythmée par la nature, à respirer

« ..... *l'odeur des pins de nos sommets* »
« *Qui suscite la vie et n'enivre jamais* » (1).

le paysan jouit en général de tous les attributs d'une bonne santé jusqu'à un âge très avancé. Les grands fléaux sociaux : tuberculose, syphilis, alcoolisme sont presque inconnus chez l'indigène qui n'a pas quitté le pays. Puisse cette protection des « *dieux lares* » lui être toujours réservée et les prémunir des progrès maléfiques de la civilisation !

(1) Victor de Laprade.

La vie du médecin de campagne

Si ce titre peut évoquer chez certains des souvenirs balzaciens et transporter par la pensée dans ce coin de l'Isère où exerçait son art le médecin immortalisé par Balzac : la vie du médecin de campagne sur l'Aubrac Gévaudanais est moins romancée et les conditions de sa vie matérielle sont autrement rudes et austères. Elles tiennent à la rigueur du climat, aux difficultés des communications pendant l'hiver, aux exigences d'une clientèle clairsemée, dure à la souffrance, et à l'isolement du praticien.

Nous voulons avant tout mettre l'accent sur le nombre très faible de médecins exerçant à une pareille altitude de 1.200 mètres. Nous avons consulté le « *Memento Cartier* » et en dehors des médecins des stations climatiques de Chamonix, Font-Romeu, Mégève, Villars de Lans, nous en avons trouvé à peine une *vingtaine*, clairsemés dans les Alpes, l'Isère, la Savoie.

I. — SES DIFFICULTES SES « SERVITUDES »

Nous voudrions rappeler aussi que nous évoquons ici la vie du médecin, dans les dernières années du XIX^e^ siècle et au début du XX^e^, à une époque où l'usage de l'automobile était presque inconnu, l'électrification des campagnes inexistante et le téléphone absent en dehors des gros centres.

Afin de mieux mettre en lumière « *les servitudes* » et « *les grandeurs* » de la vie du médecin de campagne de chez nous, nous allons essayer de brosser à grands traits

et, d'après nature, le tableau de cette vie d'un médecin que nous connaissons bien — de notre père — qui s'est installé à Nasbinals, chef-lieu de canton de la Haute-Lozère, petite capitale de l'Aubrac Gévaudanais. Il y fait de la médecine générale depuis octobre 1912, donc depuis 37 ans, sans autre interruption que la durée de la guerre 1914-18.

Il faut rappeler tout de suite, que la porte du médecin est ici toujours ouverte : on n'y connaît ni dimanches, ni jours fériés, ni vacances. Il y a très peu de consultations; c'est la visite à domicile, très souvent d'urgence qui constitue l'acte médical le plus fréquent. Le rayon médical de mon père est tout entier situé sur ce plateau de l'Aubrac, où trône *Mailhebiau*, le *Puy de Gudette*, les *Moussous*, plateau d'une altitude moyenne supérieure à 1.000 mètres et où l'hiver avec ses chutes de neiges, ses tourmentes, va des premiers jours d'octobre à fin avril. Pendant cette longue période, le pays peut être recouvert d'une couche de neige uniforme de 20 à 50 cm., conservée par un froid glacial, avec des températures allant de *moins* 12° *à moins* 22° — froid d'autant plus pénétrant et pénible à supporter qu'il est souvent accompagné de la « *bise* », vent du nord redouté. Ajoutez à cela les fameuses *congères* (1) qui nivèlent tous les endroits abrités, particulièrement les routes, et qui mesurent parfois plusieurs mètres de hauteur sur des centaines de mètres de longueur. Les seuls moyens de locomotion sont le cheval de selle ou le traîneau ; au début du XX° siècle, le ski était encore à peu près inconnu dans nos régions.

Aussi bien le médecin doit être avant tout, un cavalier accompli, un homme de cheval capable de chevaucher pendant près de six mois de l'année dans ce désert de neige, du matin au soir et souvent du soir au matin. Et, il me semble encore entendre, blotti dans mon lit d'enfant, la sonnerie du téléphone, bruyante et impérative,

(1) Amas de neige.

alertant pendant la nuit toute la maisonnée. Au dehors, la tourmente de neige faisait rage ; j'entendais le vent furieux qui faisait gémir les volets, s'engouffrait dans la cheminée et secouait les grands arbres devant la maison avec une force, une violence qui m'apeurait. Tantôt c'était le carillon de la porte d'entrée qui résonnait par saccades pressées, renforcé par les coups répétés du marteau de la porte. Aussitôt mon père sautait du lit, ouvrait la fenêtre et répondait à l'appel. « C'est un accouchement », — « c'est une hémorragie », — « c'est un enfant qui étouffe » répondait-il aux interrogations de ma mère inquiète. Et, par la fenêtre ouverte, le vent et la neige pénétraient dans la chambre, faisant voltiger les rideaux et j'entendais parfois les chevaux s'ébrouer, fatigués de la longue course, avec un bruit de gourmettes et d'étriers.

Puis, c'était le départ de mon père dans la nuit, accompagné des paysans à cheval, venus le prendre et le conduire dans la ferme ou le hameau, perdu dans les neiges, parfois à des dizaines de kilomètres. Mon père montait un superbe cheval alezan, un anglo-normand, qui dominait de sa haute taille et de son élégance tous les chevaux du pays ; aussi bien « *Voïna* » était devenu légendaire.

Représentez-vous ces chevauchées du médecin dans la nuit et tous les jours — avec parfois de la neige jusqu'aux étriers — tantôt escaladant une congère gelée, tantôt s'enlisant dans une congère poudreuse ou fondante avec la « *cantalèse* » (1) qui vous fouette le visage, vous ferme les yeux et vous poudre de neige glacée, malgré passe-montagne et « peau de bique ». Parfois encore, il faut mettre pied à terre ; le cheval avec de la neige jusqu'au ventre, ne peut plus avancer que par bonds; il est affolé, apeuré et devient un danger pour le cavalier, lui aussi enfoncé dans la neige jusqu'à la ceinture, et qui risque d'être piétiné par sa monture. Que de fois, j'ai vu

(1) Vent venant du Plomb du Cantal, vent du Nord-Ouest, froid et glacial l'hiver.

mon père au retour de ces courses, véritables expéditions polaires, transformé en Père Noël, avec sa « peau de bique » couverte de neige et de glaçons dans lesquels était prise sa belle barbe qui ne se décollait que, petit à petit, devant le feu de la grande cheminée de la salle à manger. Que de fois, je l'ai vu rentrer fatigué, transi, exténué par ces froides et courtes journées d'hiver, au point de n'avoir aucun goût pour prendre ses repas et leur préférer le lit. Et parfois, il fallait encore repartir pour une urgence et rentrer à nouveau la nuit. N'allez pas croire que ces courses étaient exceptionnelles ; tous les jours mon père sortait à cheval. Il partait souvent vers 9 heures, son heure d'hiver habituelle pour les départs et rentrait le soir, à la nuit tombante, ou tard dans la nuit. Il faisait une moyenne de 20 à 50 kms à cheval, et très souvent ne rentrait pas pour déjeuner. Nous nous rappelons certain hiver particulièrement rigoureux, et tellement enneigé qu'on ne pouvait sortir même à cheval. Les « *Monjoyes* » (1) étaient recouvertes et l'on passait au-dessus des fils téléphoniques cachés par la neige : mon père appelé auprès d'un malade grave dans la région d'Aubrac, s'y rendit à pied, avec un guide, et *mit cinq heures à parcourir les 8 kilomètres qui séparent Nasbinals d'Aubrac.*

II. — MŒURS MEDICALES DU PAYS

Après les fatigues physiques imposées par ces courses dures, pénibles et même souvent dangereuses, c'est l'arrivée à la ferme, au hameau, au village, ou perdu dans les neiges, ou toujours éloigné de tout centre médical. Ici le médecin doit être universel, faire face aux cas les plus graves comme les plus imprévus ; il doit être médecin, accoucheur, chirurgien. Il ne peut, en dehors de la belle saison, compter sur l'assistance d'un confrère dont

(1) Hautes pierres plantées sur les routes de l'Aubrac pour garder le voyageur.

le plus rapproché est à plus de 20 kilomètres. Avez-vous songé combien la médecine peut causer d'angoisse quand dans un cas grave où il y va de la vie et de la mort, l'incertitude du diagnostic ou du traitement et la crainte de s'être trompé, suscitent de cuisants regrets qui ressemblent à des remords ? Ajoutez à cela l'isolement moral, l'absence d'aides qualifiés, des décisions graves à prendre d'urgence, des interventions à pratiquer dans des milieux dépourvus parfois de l'indispensable. Et il faut passer à l'action immédiate, — terminer un accouchement dystocique par un forceps ou une version, — pratiquer une délivrance artificielle, un curetage chez une jeune femme exangue, — lutter contre une hématémèse, une hémoptysie abondante, — essayer du taxis dans une hernie étranglée, — combattre les intolérables douleurs de l'occlusion intestinale, les affreuses coliques du « *miserere* », — donner de l'air à un enfant qui asphyxie, étouffé par les fausses membranes de la diphtérie, — réduire les luxations — appareiller les fractures. Dans cette ambiance de douleurs et de misères où éclatent pleurs et sanglots, il faut tout essayer, tout tenter pour réaliser le tryptique sacré : « *Guérir quelquefois, Soulager souvent, consoler toujours* », il faut intervenir dans la cuisine de la ferme, le seul appartement convenable et chauffé, faiblement éclairé par une mauvaise lampe à pétrole, quand ce n'est pas avec le vieux « *calel* » (1). Tous les yeux sont fixés sur le médecin ; il représente tous les espoirs, la vie. Il lui faut un caractère fortement trempé, une belle énergie morale et une belle confiance dans son savoir. Combien de fois, le médecin regrettera qu'il n'y ait point parité entre sa responsabilité et son pouvoir : l'une est grande, l'autre est petit.

(1) Petite lampe à huile, fumeuse et d'un pouvoir éclairant très faible.

III. — LES REMEDES DU PAYS LA THERAPEUTIQUE LOCALE

Les difficultés rencontrées dans l'exercice de la médecine sur ce plateau de l'Aubrac Gévaudanais sont encore accrues par les mœurs et habitudes du montagnard de la région de l'Aubrac. Robuste et solide, comme ses ancêtres les Gabales, avec une belle et puissante stature, un visage aux pommettes rouges, respirant la fraîcheur et la santé, il est dur à la souffrance pour lui-même et les siens. Il ne s'alarme pas aux premiers malaises ; il ne part pas à la première douleur. Il attend — et avec son fatalisme, il compte sur un lendemain meilleur : « *demain, cela ira mieux, attendons avant d'appeler le médecin* ». Et il attend des jours, parfois des semaines ; et la maladie s'aggrave et les complications surviennent.

Cependant, défilent à son chevet, les bonnes femmes du hameau ou du village ; chacune apporte, avec des paroles d'encouragement, son remède « *que n'o garit maissès* » (1). A l'ordinaire, ce sont des infusions variées, faites de mélanges savants, plus ou moins aromatiques, où rentrent la digitale pourprée, la pariétaire, la matricaire, la chélidoine, la jusquiame, parfumées de tilleul, de feuilles d'orangers. Toutefois les moyens de guérir, « *les remèdes de bonne femme* », paraissent moins nombreux que dans d'autres provinces françaises, particulièrement en Bretagne, où la thérapeutique folklorique serait très riche. Cela tient sans doute à ce que cette région de l'Aubrac a eu le privilège d'avoir depuis plus d'un siècle des médecins : Docteur Bongrand à St-Urcize, Dr Déjean à Nasbinals, qui ont vulgarisé les premiers soins médicaux . Mais, cela tient aussi à ce que le paysan de nos contrées est peu crédule et moins encore superstitieux. Il doit à son contact permanent avec la terre, d'avoir un solide bon sens et de ne croire que ce qu'il voit. Chez nous, les guérisseurs qui font fortune

(1) « Qui en a guéri d'autrès ».

dans certaines provinces : Languedoc, Provence, Roussillon, sont rares.

Parfois, mon père a vu employer, dès le début de son installation, *la tisane de suie* mélangée à du lait dans le traitement de la pneumonie ; le *bouillon de vipère* dans les coliques intestinales de tout ordre. Dans quelques cas de méningite chez des jeunes, il a connu l'application du *pigeon, partagé vivant* par le milieu, posé et maintenu tout chaud sur la tête du petit malade. On rencontre encore des mamans qui traitent les coliques du nouveau-né avec des *cataplasmes d'encens* et qui usent du fameux *chapelet de gousses d'ail* contre les vers. Mais cette thérapeutique empirique est peu répandue.

En pathologie externe, les remèdes employés sont plus nombreux : les panaris, les furoncles, les abcès en général sont traités avec des cataplasmes préparés tantôt avec *du pain et du lait chaud, des œufs brouillés avec des oignons cuits*, et aussi de larges *morceaux de lards*, le tout recouvert par des feuilles de choux ou de bardane. Certains guérisseurs auraient le secret de guérir les panaris avec « *l'Herbo de ponoris* », le muguet anguleux ou avec « l'*Herbo de fic* », la lathrée clandestine. Cependant, mon père n'a jamais observé de guérison, mais des complications qui se sont terminées par l'exérèse d'une phalange ou d'un doigt. Les impétigos, les eczémas impétigineux du nouveau-né mijotent parfois sous les mêmes préparations. Appelé un jour auprès d'un nourrisson atteint d'un eczéma impétigineux généralisé de la face et du cuir chevelu, mon père se trouva en présence d'une sorte de carapace, semblable à un casque romain, faite de croûtes mélicériques, qui coiffait toute la tête et descendait sur les joues : seuls deux petits yeux bleus brillaient sous ce masque lui donnant figure humaine. « *Enlève-lui le bonnet* » dit-il à la jeune femme. — « *Mais il n'en a pas, Docteur* ». — Mon père se penchant plus près, reconnut, en effet, qu'il n'y avait point de bonnet, mais *plusieurs feuilles de choux*, festonnées sur les bords, desséchées et adhérentes au cuir chevelu. Mais

cette thérapeutique d'attente, survivance d'une époque où les médecins étaient rares, les déplacements difficiles, où la pauvreté de l'habitant et parfois son avarice étaient grandes, a presque complètement disparu de nos jours. Elle a été chassée à la fois par les progrès de la médecine, avec le nombre accru des médecins, l'enseignement de la puériculture, la fréquentation des consultations de nourrissons, l'habitude prise de la radiologie et la civilisation enfin, avec les facilités de communication dues à l'automobile, au téléphone et l'élévation du standard de vie du paysan.

Toutefois, il existe encore des gens incompréhensifs ; et il faut au médecin de campagne une grande autorité, acquise ou par son âge ou par ses succès, pour arriver à imposer certaines thérapeutiques. Il n'est pas toujours facile, dès la première visite, de faire accepter une ponction exploratrice, une thoracentèse, une paracentèse abdominale, une ponction lombaire, même une intervention urgente. Dans l'ensemble, les ordonnances médicales sont bien suivies par l'entourage ; potions, cachets, comprimés, injections hypodermiques sont bien distribués aux heures prescrites. Il est bien rare qu'on ne trouve pas, dans chaque village important, une aide médicale bénévole, souvent formée par le médecin lui-même, capable d'exercer une surveillance médicale judicieuse et de donner des soins avertis, selon les règles élémentaires d'une hygiène trop souvent défaillante dans les milieux ruraux.

Certes, il existe bien parfois des soins pittoresques et des médicaments qui prennent une destination inattendue. Ainsi une bonne maman, très soucieuse de donner les meilleurs soins à sa fillette atteinte de pneumonie, se plaignait à mon père de n'avoir pu lui faire prendre ces « *espèces de cachets* ». — « *Quels cachets* » ? lui répliqua mon père qui n'en avait pas ordonnés. Mais, comme on était en pleine guerre, que certains médicaments étaient rares, et qu'il y avait parfois substitution par le pharmacien, il demanda des explications. — « *Mais oui*,

répondit la mère, *j'ai tout essayé; je les ai saupoudrés de chocolat, je les ai mis dans du lait chaud sucré parfumé à l'eau de fleur d'oranger, au rhum. Impossible, ma fille ne peut les avaler, ça la fait « rendre »*. Et la mère ayant été prendre les fameux cachets, ouvrit la boîte : c'étaient des *suppositoires à la créosote...*

IV.— SES GRANDEURS

Si la vie du médecin de campagne sur le plateau de l'Aubrac, est faite de fatigues physiques et de préoccupations morales accrues par les rigueurs du climat, le nombre des urgences, l'isolement du praticien de tout confrère, elle présente bien des compensations qui ont leur prix. Elles sont bien souvent ensoleillées, ces dures journées, par la satisfaction du devoir accompli, par les services rendus et par l'accueil affectueux et déférent qui entoure le médecin devenu le conseiller et l'ami des familles. Prudent et suffisammennt éclairé, mon père a obtenu la confiance et la sympathie de ses clients qui sont tous à présent ses amis. Il a obtenu la meilleure des récompenses dans leur reconnaissance, manifestée par un bon vouloir constant et des services quotidiens. Ils lui ont donné toute leur estime, toute leur confiance, toute leur amitié. Ils lui ont donné les honneurs : depuis 1922, sans éclipse aucune, il est leur Conseiller Général et depuis 1925, il est Maire de Nasbinals. Elu et réélu sans cesse avec des majorités croissantes, il a battu les records staliniens en arrivant aux dernières élections à l'unanimité des suffrages exprimés dans certaines communes. Grâce à cette popularité de bon aloi dont ils l'ont sans cesse entouré, il est depuis 1938, Chevalier de la Légion d'Honneur. Il est superflu d'ajouter q u'il est très attaché à son Nasbinals et qu'il y poursuit, malgré son âge, ce sacerdoce, cette carrière de sacrifices dans laquelle « *ses jours et ses nuits sont désormais le patrimoine de ses malades* » selon la belle expression de Trousseau.

« Pierrounet » de Nasbinals

Si « l'histoire, dit Michelet, est une résurrection », pour bien comprendre la vie de Pierrounet de Nasbinals — que nous allons étudier comme un disciple ignoré et lointain de cette médecine psycho-somatique au goût du jour, — vie faite de légendes et de faits authentiques, il faut bien la situer dans le cadre géographique et ethnologique que nous avons essayé de reconstituer.

Les renseignements recueillis sur sa vie et son œuvre, nous ont été donnés : par Madame Barrès, sa fille aînée, magnifique octogénaire qui lui ressemble d'une façon frappante, et qui est pleine de santé au physique et au moral ; — par des Nasbinalais, dignes de foi, qui l'ont connu pendant de longues années, dont certains sont des parents rapprochés.

I. — NASBINALS ET LES NASBINALAIS VERS 1850

Il faut nous reporter par la pensée aux environs de 1850, faire un bond en arrière de cent ans, reculer d'un siècle et nous nous retrouvons en pays ami, au milieu de nos aïeux. Nous assisterons aux débuts de l'entrée dans cette vie prestigieuse de ce jeune montagnard, transformé soudain en thaumaturge, en faiseur de miracles, dont la renommée va s'envoler de ce fameux plateau de l'Aubrac pour s'étendre aux environs immédiats d'abord, puis aux provinces limitrophes pour gagner enfin la France entière, franchir d'un bond magnifique et inattendu l'Atlantique pour atteindre le Nouveau Monde, cette Amérique lointaine et faire de cette petite bourgade

de Nasbinals, aux toits de chaume, une « nouvelle Mecque » où les caravanes d'éclopés vont, sans interruption, et, grossissant de jour en jour, se succéder pendant plus d'un demi-siècle.

Il faut nous rappeler les « anciens » de cette époque révolue, avec leur barbe en collier ou la moustache à la « gauloise », plus tard avec l' « impériale », plus tard enfin avec les « favoris » à la Grévy, tels que nous les voyons encore sur certaines photographies, figurant dans la galerie des ancêtres de nos maisons. Ils étaient vêtus de « *drap de païs* » (1), drap de bure fauve ou noire dans lequel étaient taillés, par un tailleur de village souvent inexpert, un gros pantalon et une veste courte et étriquée, dont ils se paraient le jour de Pâques, de noces ou de fête votive. Plus souvent une simple blouse noire en « rouen » constituait leur habit de fête, avec un foulard ou cravate qui faisait le tour du col blanc et relevé de leur chemise en forte toile de chanvre à la mode du premier Empire. Et nos chères aïeules n'étaient-elles pas coquettes avec toutes leurs robes de soie ou de « bure », selon leurs conditions, recouvertes de ces châles multicolores aux dessins si fins et si variés et de leurs coiffes en paille d'avoine tressée, garnies de rubans de soie, qui laissaient entrevoir sur un front jeune ou ridé par l'âge, une belle chevelure tantôt brune, tantôt argentée ?

Tels étaient les habitants du bourg de Nasbinals, aux toits de chaume pour la plupart, qui vivaient dans des maisons basses pour mieux se garantir du froid, construites en granit ou en prismes basaltiques, avec un seul rez-de-chaussée, parfois divisé chez les riches en deux pièces : d'un côté la cuisine, de l'autre la chambre à coucher ou « salon »; éclairées par une petite fenêtre souvent fixée au mur. Mais, dans les foyers plus modestes, la deuxième pièce servait d'étable ou d'écurie et l'entrée était commune aux gens et aux bêtes, que l'on entendait de l'autre côté secouer leurs chaînes, s'étirer ou beugler.

(1) Drap du pays.

Au-dessus on engrangeait le foin, qui parfumait la maison au moment de la rentrée des récoltes, et qui servait à nourrir les animaux pendant l'hivernage.

Ainsi, se présentait Nasbinals vers 1830, petit bourg accroché aux flancs de l'Aubrac Gévaudanais, dans une belle cuvette faite de prairies, traversée par le petit ruisseau du « Prieuré » qui fertilise les prés et les pâturages situés sur ses deux rives, avant de se jeter dans le « Bès ». Il se pressait autour de son église romane, aujourd'hui classée monument historique, surmontée de son clocher octogonal et flanquée de sa cure, la plus belle maison du pays, avec son toit en auvent et sa cour en terrasse. Tout à côté, encore une belle maison, celle du Notaire Royal Marc Antoine Charrier, Député du Tiers aux Etats Généraux, Chef de l'Armée Chrétienne du Midi. Parsemés au hasard, quelques toits de tuile de Laguiole ou de Lachamp, signalaient les maisons des « Pagès » (1), des gros propriétaires, maisons plus cossues, élevées d'un étage avec grange et écurie attenante souvent, mais séparées par un mur de refend, bâti à chaux et à sable, de l'habitation principale. Partout l'ameublement était rustique : lits en alcôve, placards, grosse table de cuisine faite d'épais et lourds madriers, chaises paillées avec les joncs du bord des lacs. La vaisselle était assortie avec ses cuillers en étain, ses écuelles en terre aux couleurs variées, rangées sur des étagères primitives, sortes de dessertes, garnies de verdure ou de papiers festonnés, selon le bon goût de la maîtresse de maison. La vie dans ces intérieurs était rude et sévère et les habitants pouvaient dire avec le poète :

« *Ombres des vieux Romains, vous devez être fières,*
« *Lorsque parfois, le soir, errant sur nos chaumières*
« *Vous voyez étalés tous ces couverts de bois,*
« *Pareils à ceux qu'à Rome on avait autrefois* (2).

(1) Riches.
(2) P. Remize. — « L'aligot ».

II. - NAISSANCE ET JEUNESSE DE PIERROUNET

C'est dans une de ces petites maisons, basse et trapue, parée de son toit de chaume séculaire — que vient d'attaquer aujourd'hui la pioche du démolisseur — située dans le quartier du « Sagnet » en face de la fontaine-abreuvoir, et s'avançant en carène entre la rue du quartier et la route d'Aubrac, qu'est né le six décembre 1832, Pierre Brioude, plus connu sous le diminutif sympathique de « Pierrounet ». Il appartient à une famille de braves gens, simples et honorables, modestement aisés, dont les ressources sont constituées par le lot communal qu'ils exploitent et qui leur permet de « *tenir* » trois à quatre vaches. La famille est composée de quatre enfants : deux garçons, dont « Pierrounet », et deux filles. Ils sont élevés dans les meilleures traditions familiales toujours en honneur dans le pays : amour du travail, esprit d'économie, respect de l'autorité des parents et des maîtres, attachement à la religion catholique et aux prêtres.

Arrivé à l'âge scolaire il fréquente l'école de M. Coste, instituteur du village, qui dans une pièce sombre et mal aérée d'une modeste maison, enseignait les premiers rudiments de lecture et d'écriture à quelques enfants du pays. On allait peu à l'école, à cette époque où l'instruction obligatoire n'existait pas et où on ignorait jusqu'au mot de « *palais scolaire* ». En ce pays de familles nombreuses où l'enfant constituait une lourde charge pour les parents, il était « placé » aux environs de huit à dix ans chez un patron comme petit berger, du début ou fin avril à la Toussaint : on allait donc à l'école de novembre à avril. Cette brève scolarité permit tout de même à « Pierrounet » d'apprendre à lire et à compter ; mais, à l'âge de dix ans, tout comme ses camarades, il fallut quitter la maison paternelle pour aller gagner sa vie, et à ce moment il n'avait pas encore appris à écrire.

Le 25 mai 1842, 25 mai, date traditionnelle de l'arrivée des troupeaux transhumants sur l'Aubrac, « Pierrou-

net » avec son maigre baluchon sur le dos et accompagné de son père, gagne la « *montagne* » (1) où il est placé comme « *roul* », le dernier échelon dans cette hiérarchie du « *buron* » (2), dont le « *cantalès* » occupe le premier. Et là, pieds nus, le pantalon de bure retroussé jusqu'au dessus du genou, les mollets reluisants de bouse de vache, le petit chapeau noir relevé sur le front, et maintenu par son mouchoir rouge à carreaux les jours de grand vent, drapé dans la limousine de crin, zébrée de rayures noires les jours de pluie, avec un gros bâton d'alizier recourbé à son tiers inférieur et terminé par un gros nœud, notre jeune « *roul* » assure la garde des veaux et aide au rassemblement des vaches. Par tous les temps, aussi bien par les longues journées de pluie froide et les brouillards du printemps ou de l'automne, par les gelées blanches si fréquentes au début de la saison, que par ces journées d'orage bouleversantes et terribles sur la montagne, il est à son poste de vigie et y restera jusqu'au 13 octobre, la St-Géraud, qui voit le départ des troupeaux transhumants dans les prairies des bas pays de l'Aveyron où les attend un plantureux regain. De retour à Nasbinals, auprès de ses parents, avec le maigre pécule de l'époque, riche de quelques *pistoles* (3), Pierrounet reprend le chemin de l'école, y parfait son modeste bagage de lecture, de calcul et arrive enfin à savoir écrire ; les camarades de son âge qui possédaient une telle instruction étaient rares, et notre jeune écolier devait en éprouver quelque orgueil. Mais s'il comprenait et parlait assez bien le français, son parler courant était le patois du pays. Jusqu'à l'âge de 17 ans se déroula le même genre de vie : tous les étés se passèrent au buron. Successivement le petit « *roul* » franchit tous les échelons de la hiérarchie buronnière : il devint « *bédelier* » (4),

(1) Vaste pâturage où paissent pendant l'été 50 à 150 vaches suitées.
(2) Petite maison où se fabrique le fromage et où logent les gardiens des vacheries.
(3) Pièce de 10 francs.
(4) Berger des veaux.

« *pastre* » (1) et enfin « *cantalès* » (2). Cantalès à 17 ans! Aussi rare qu'un colonel de 27 ans et preuve indiscutable de ses connaissances techniques. Ses patrons étaient très satisfaits de ses services et ses camarades appréciaient sa bonne humeur et sa serviabilité, avec ce goût du travail bien fait qu'il conserva toujours.

III. - DEBUTS DE PIERROUNET REBOUTEUR

1° *Sur les animaux à St-Laurent de Muret et au buron.*

Nous sommes à la St-Géraud 1849, Pierrounet vient de terminer sa première année de « *cantalès* », il descend de la « montagne » : il est tout fier de sa première campagne comme chef de buron. Tout jeune « *cantalès* », le plus jeune des montagnes d'Aubrac, il est en vedette et ses services sont recherchés par les gros « *Pagès* » des environs. Il se place dans la grosse ferme de M. Osty à St-Laurent de Muret, petit et coquet chef-lieu de commune à 18 kms de Nasbinals, sur la route de Marvejols.

Que les « *cantalès* » sans cesse occupés aux soins des animaux soumis au régime de la stabulation, soient appelés à les traiter en cas de maladie ou d'accident, toujours nombreux dans les vacheries importantes, ne surprendra personne. Et les voisins du village et des environs recherchent aussi les soins du « *cantalès* », pour les animaux de leur propre troupeau. C'est là que « Pierrounet » fit ses premières armes, c'est là qu'il soigna ses premières luxations, ses premières fractures, chez les petits veaux sans doute qui en folâtrant, en gambadant, en sautant ou dans l'écurie ou dans les pâturages, avec l'étourderie de leur âge, sont très souvent victimes d'accidents. Puis, enhardi par des premiers succès, s'étant déjà fait la main, il essaya de « rhabiller » bœufs,

(1) Berger des vaches.
(2) Maître, chef du buron.

vaches et taureaux, et même après les jeunes poulains, les chevaux si difficiles à traiter. Pour qui connaît le prix que le paysan attache à ses bêtes, d'ailleurs ses seules sources de revenus dans ce pays de monoculture, il est aisé de comprendre combien furent appréciés les succès du jeune rhabilleur, combien ils furent amplifiés et colportés de ferme en ferme et de village en village. Les paysans prisaient d'autant plus ses soins, qu'ils étaient dispensés à titre gracieux, ou honorés par une tournée à l'auberge voisine, ou quelque collation.

Pendant neuf années consécutives « Pierrounet » occupa sa charge de « *cantalès* » à St-Laurent de Muret l'hiver, et l'été il regagna son buron avec sa vacherie. Pendant ces neuf années, il continua à être le médecin des bêtes, le vétérinaire empirique de toute cette région. Et d'un hiver à l'autre sa clientèle grandissait ; elle eut grandi davantage encore s'il avait eu la liberté de ses déplacements, s'il n'avait été tenu par les obligations de sa charge à ne pas quitter la ferme Osty.

2° *Sur les hommes à St-Laurent de Muret et à Nasbinals*

C'est à St-Laurent de Muret, que rendu audacieux et confiant par des succès déjà nombreux enregistrés sur les animaux, qu'ayant pris conscience de son habileté et de sa force musculaire, qu'ayant pris goût à ce travail qui demandait douceur, patience et adresse, — il céda aux premières sollicitations d'une nouvelle clientèle, celle des hommes. Dans ce pays rude, avec ses travaux pénibles et souvent dangereux : domptage des animaux, abattage des arbres, construction des murs de clôture, etc... les accidents sont nombreux et variés, allant de la simple entorse ou foulure, aux luxations et fractures. Et il tenta sa chance sur ses nouveaux clients : il lui semblait et, ici nous reproduisons les propres paroles de Mme Barrès, sa fille aînée : « *que le travail qu'on lui demandait n'était pas au-dessus de ses forces, il essayait et souvent il réussissait* ».

Mais « Pierrounet » vient de perdre ses parents, et l'âge de la conscription approche ; il craint d'être obligé d'abandonner sa ferme, son buron et ses clients. Au printemps de 1852, il répond à l'appel de sa convocation et arrive à son chef-lieu de canton, à Nasbinals, le chapeau enrubanné comme ses camarades ; comme eux, il pousse de joyeux « *alucs* » (1) autour du drapeau de la « classe ». Mais la chance ne lui est pas favorable, il tire un mauvais numéro; il est « *bon pour le service* ». Sept ans de régiment, sept ans loin du pays, si on ne trouve pas un remplaçant! Econome, laborieux, possédant déjà une bourse bien pourvue « d'écus » (2) et de « *napoléons* », il reprend ses esprits et avec eux l'espérance. Et le remplaçant désiré, il le trouve en son frère aîné qui, par sentiment de famille ou goût de l'aventure, accepte de servir à sa place. Il pourra donc continuer à revoir « *de son petit village, fumer la cheminée* », vivre sa vie de « *cantalès* » et rebouteur.

Jusqu'à l'âge de 26 ans, Pierrounet continuera donc à exercer ses deux professions. Mais intelligent et avisé, il comprend bientôt qu'il peut se faire une situation plus confortable et plus indépendante. Il a une instruction supérieure à celle du « *français moyen* » de l'époque ; il sollicite une place de cantonnier ; il l'obtient aussitôt avec port d'attache Le Buisson, chef-lieu de commune de l'arrondissement de Marvejols, à six kilomètres environ de St-Laurent de Muret.

En ces temps déjà lointains, les routes étaient moins fréquentées qu'aujourd'hui, leur entretien plus facile, les revendications des usagers inconnues ; on passait toujours avec une carriole attelée d'un cheval ou le char à bancs du pays, où deux chevaux attelés en flèche, n'étaient pas effrayés par les cailloux errants ou les « nids de poule ». Un poste de cantonnier était donc une sorte de sinécure, avec des appointements mensuels de 60 francs, non négligeables à cette époque et deux mois

(1) Cris poussés par les montagnards en liesse.
(2) Pièce de 5 francs en argent.

de vacances. Et sans doute « Pierrounet » avait-il été recommandé en haut lieu, par quelque éclopé de marque, guéri et reconnaissant. Ainsi pourvu d'une « place », il est prêt à fonder un foyer et en 1857, le mariage de Pierre Brioude et Rose Meissonnier, de Sinières, est célébré à St-Laurent de Muret. L'administration des Ponts et Chaussées, réellement favorable à son nouveau cantonnier, l'affecte sur la route de Nasbinals à Marvejols avec résidence à Nasbinals.

Pierrounet retrouva avec cette joie du cœur, toujours ressentie par le montagnard, son pays natal, et loua une petite maison située presque au centre du village, sur la route d'Aubrac, habitée aujourd'hui, après transformations, par la famille Auguy. Mais, il y reste une année à peine ; une occasion s'étant présentée, il acheta une maison sise au « *Coustadou* » (1), dans le quartier bas de Nasbinals.

Là, il y vécut les plus belles années de sa vie, dans ce modeste logis, bâti en pierre du pays, et composé d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage, avec une grande cuisine paysanne meublée de son lit en alcôve, d'une table robuste et massive. En face la porte d'entrée se dressait une de ces cheminées auvergnates large, spacieuse avec une sorte d'auvent garni de chandeliers en cuivre et de vases rustiques. Sur les côtés des coffrets en bois de fayard, servaient de sièges pendant les veillées d'hiver. Dans le fond, une porte s'ouvrait sur une petite pièce, qualifiée de « salon », qui servait de cabinet de consultation et de salle d'opération. Au-dessus deux chambres, où les sept enfants du jeune ménage prenaient leur repos et parfois leurs ébats. Au devant, une belle petite cour, clôturée par une murette, qui aux beaux jours servait de salle d'attente aux éclopés, malades et infirmes, qui de plus en plus nombreux arrivaient à Nasbinals, attirés par les guérisons qui se multipliaient et, par

(1) Petite côte.

cette réclame de bon aloi, que les « rhabillés » revenus dans leur pays, faisaient, avec cet enthousiasme qui exagère les maux pour mieux crier au miracle en cas de guérison. Et, déjà, la légende venait embellir la réalité : le cantonnier « Pierrounet », catholique pratiquant, avait réparé sur la « *Montredorte* » une croix mise à mal par la tourmente, et à ce moment il avait entendu une voix céleste lui dire : « *tout ce que tu répareras sera réparé* ». Aussi, voitures publiques et privées, traîneaux pendant l'hiver parcouraient, et de jour et de nuit, les routes de l'Aubrac et déversaient à Nasbinals des flots de clients. Plusieurs services de voiture attendaient les malades à l'arrivée de tous les trains en gare d'Aumont, qui était la gare la plus fréquentée du réseau.

Tous les renseignements, pris auprès des nombreux survivants de ces années mémorables, situées à l'apogée de la vogue de « Pierrounet », années de 1880-1907, chiffrent les malades au nombre de 25-30 en moyenne par jour. Ils venaient de partout : des départements limitrophes, de la France entière, d'Amérique même. Mme Barrès est très affirmative : elle souligne que ces américains avaient des attaches au pays, issus d'une colonie aveyronnaise immigrée au Canada et aux Etats-Unis. Mais, le fait de traverser l'Océan « *uniquement* » pour recourir aux soins d'un rebouteur, perdu dans un bourg de l'Aubrac, illustre sa renommée et sa célébrité. L'un d'eux Aldebert, originaire de Laguiole émigré au Nouveau Monde, fit de « Pierrounet », pour lui témoigner sa reconnaissance, un portrait au fusain conservé pieusement par la famille. Ce chiffre de 25 à 30 clients quotidiens est authentifié par un jugement du Tribunal Correctionnel de Marvejols devant lequel avait été traduit Pierrounet. Aussi bien des hôtels durent se construire en hâte, pour donner « le gîte et le couvert » à ces foules, sans cesse renouvelées et nous eûmes l'Hôtel du Levant, chez Batifol, gendre de Pierrounet ; l'Hôtel Charbonnier, devenu Hôtel Tondut ; l'Hôtel Breschet.

Malgré ses succès, cette renommée qui depuis long-

temps avait franchi les frontières du Gévaudan, « Pierrounet », robuste montagnard, de belle carrure, d'une bonne taille, la figure douce et allongée, encadrée par une barbe en collier avec des yeux bleus, avait gardé ses manières simples, affables, qui rendaient son abord facile et familier Il était modeste et d'une timidité inattendue : il aimait « *servir* » mais il aurait aimé passer inaperçu. Aussi, ne fut-il jamais grisé par sa popularité, par la soif de l'or « *auri sacra fames* » du poète, et ne se laissa point aller au charlatanisme, où certaines relations de clientèle avaient essayé de l'entraîner afin d'exploiter cette crédulité publique, toujours avide de miracles.

Mais, il voulait rester tout simplement le « bon Samaritain », secourable à tous et faire bénéficier de son adresse, de sa dextérité sans cesse accrue par l'expérience et l'exercice quotidien, cette humanité blessée et souffrante qui venait chercher guérison ou soulagement. Il les recevait tous chez lui ou sur la route — ne pas oublier qu'il était cantonnier. — Il n'avait pas de cabinet ouvert les jours de foire dans les différentes localités des environs — comme on l'a prétendu — mais, il soignait volontiers ceux qu'on lui amenait, dans une salle d'auberge. et ces cas étaient très fréquents. Il les recevait avec cette bonhomie souriante, ses manières douces et compatissantes, ses bonnes et réconfortantes paroles où le mot de « *Petchaïre* » (1) revenait sans cesse comme un « *leitmotiv* », qui mettait aussitôt le blessé en confiance et dans une ambiance amie. Cet accueil, toujours aimable et familier, nous a été confirmé par tous les témoins. Tous les aides de ses interventions insistent sur la douceur de l'examen préalable du patient, sur les paroles encourageantes qu'il lui prodiguait : « *Petchaïre, Petchaïre, a quos pas res.. dins un moumen sares garit, leste coumo*

(1) Ce mot d'un fréquent usage exprime un sentiment de douleur, de compassion tendre et bienveillante. Il n'a pas de synonyme en français. Il peut se traduire par « Pauvre ! Hélas ! »

abon » (1). N'est-ce pas là pratiquer la médecine psychosomatique de la meilleure façon ?

Il recevait ses malades à toute heure du jour; beaucoup venaient le soir, plus sûrs de rencontrer le « cantonnier-rebouteur » au retour de son travail. Souvent il opérait tard dans la nuit et dès l'aube, devant sa porte close, d'autres patients attendaient pour le surprendre au saut du lit ; l'un arrivait à cheval, l'autre en voiture ou en char à bœufs. Dans la cour de sa maison on rencontrait les blessés les plus divers, des plus graves aux plus légers ; là se coudoyaient les fractures, les luxations, les entorses, les contusions, un vrai musée pathologique, et tous étaient animés de la même foi dans le miracle prochain, dans « Pierrounet ». Le Dr Déjean, médecin de la localité, n'avait-il pas fait appel à Pierre Brioude pour réduire une luxation traumatique de l'épaule chez sa fille aînée ; un médecin de Béziers n'avait-il pas amené sa femme pour une réduction de luxation du coude ? Quelle meilleure caution pouvait-on donner du talent de « Pierrounet », Lui auraient-ils confiés, ces médecins qui n'ignoraient pas les dangers de manœuvres brutales et intempestives, un être particulièrement cher, s'ils n'avaient été les témoins proches ou lointains de ses succès dans des cas semblables ?

D'ailleurs son adresse, sa confiance en lui avaient grandi depuis ses débuts; il avait développé cette dextérité, ce doigté merveilleux, véritables dons de la nature, servi par une belle intelligence pratique et un robuste bon sens. Sachant à peine lire et écrire, il n'avait pu se perfectionner par l'étude de livres d'anatomie ou de médecine opératoire ; c'est uniquement par la pratique, par la réduction empirique des fractures et des luxations qu'il était parvenu à cette maîtrise qui devait le classer le plus grand rebouteur du pays.

(1) « Pauvre ! Hélas ! ce n'est rien... Dans un moment vous serez guéri, agile comme avant ».

IV. — SES METHODES DE TRAITEMENT SA MEDECINE OPERATOIRE

1° — *Les luxations.*

Son champ opératoire était riche et divers : luxations des membres et du « *reste* » ; fractures ouvertes ou fermées ; entorses et contusions en tout genre. Il lâchait une « doublonne » (1) « *que s'ero estorso lo cambo* » (2) pour mettre sur pied un brave buronnier « *que s'ero defat lo plaquo dai rens* » (3) et qui arrivait dans l'attelage des « *rois fainéants* ».

D'après les renseignements recueillis, la luxation la plus fréquemment observée et traitée par « Pierrounet » fut et de loin celle de l'épaule. Sa méthode de réduction tenait du principe de l'extension et de la contre-extension, méthode de force dont il avait usé si souvent déjà chez les animaux. Le blessé, assis sur une chaise, était maintenu à bras le corps en contact avec le dossier par le premier aide qui devait aussi assurer la contre-extension. Deux aides supplémentaires tiraient sur les deux chefs d'une serviette qui ceinturait le poignet. Pendant ce temps « Pierrounet », un genou en terre, le bras du patient passant sur son épaule droite, allait à la recherche de la tête humérale et avec son pouce droit, de dimension et de force légendaires — il recouvrait *facilement une pièce de cinq francs* — la repoussait dans la cavité glénoïde. Les aides que nous avons pu interroger, se rappellent fort bien avoir eu la perception tactile et auditive de ce bruit spécial et caractéristique des surfaces articulaires reprenant leur contact. Ils n'ont pas non plus perdu le souvenir de ces manœuvres, parfois très longues, où il fallait laisser « *souffler* » le blessé, l'opérateur et ses aides. Mais « Pierrounet » disaient-ils « *abio*

(1) Génisse de deux ans.
(2) Qui souffrait d'une entorse à la jambe.
(3) Qui s'était luxé « la plaque des reins ».

toutchour lou dornié mout » (1). Comment cette extension et contre-extension pratiquée avec un tel déploiement de forces n'entraînait-elle pas des lésions ligamentaires et tendineuses graves, des luxations scapulo-humérales récidivantes ? Sans doute la « *Fortune* », qui favorise les audacieux, y veillait.

La luxation du coude avec déplacement en arrière, moins fréquente certes, présentait de plus grandes difficultés de réduction et le sujet gardait souvent un certain degré d'ankylose. La méthode employée consistait à fléchir l'avant-bras à angle droit sur le bras, à faire tirer un aide dans l'axe huméral au niveau du coude, tandis qu'un second aide faisait de la contre-extension au moyen d'une serviette cravatant le creux axillaire. « Pierrounet » ceinturait alors l'avant-bras de ses deux mains, les pouces en avant, et repoussait en arrière l'extrémité inférieure de l'humérus en imprimant au cubitus et au radius, un mouvement inverse. Et le « *déclic* » heureux se produisait à la grande satisfaction du blessé.

Dans les luxations métacarpo-phalangiennes du pouce, il se préoccupait peu, et pour cause, des sésamoïdes. « *Uno bouno estirado* » (2) remplaçait la flexion dorsale de la phalange avec propulsion.

Pour les luxations de la hanche, deux aides exerçaient une traction dans l'axe du membre, après avoir toujours cravaté la cheville avec une serviette. Le patient allongé, accroché par deux solides gaillards qui tiraient en sens inverse, subissait une sorte d'écartèlement. Cependant « Pierrounet » s'affairait à chercher le chemin pour réintégrer la tête fémorale dans sa loge. Le retour de « *l'enfant prodigue* » opéré, chacun reprenait son souffle et le patient ses couleurs. Puis, passant aux recommandations d'usage, avant de se retirer, il lançait au nouveau miraculé son apostrophe habituelle : « *Atenciou de pas tourna coumenca* » (3).

(1) « Avait toujours le dernier mot ».
(2) « Une bonne traction ».
(3) « Attention de ne pas recommencer ».

Le rebouteur de Nasbinals eut plusieurs fois à intervenir pour réduire des luxations du maxillaire inférieur. Et par tâtonnements successifs, il réussissait à redonner figure humaine à ces « *gargouilles* » d'un nouveau genre. Ce n'était pas toujours sans danger : un jour il fut bel et bien mordu. On rappelle aussi une de ces interventions chez une vieille fille qui, le matin à la messe, en articulant trop fort ses prières, s'était vue condamner à rester bouche bée. Elle fut instantanément soulagée par « Pierrounet », soulagement d'autant plus apprécié que les mauvaises langues — « *Horresco referens* (1) mettaient en avant des bâillements répétés.

Les réductions des luxations traumatiques sont certainement le triomphe de « Pierrounet » ; ce sont elles qui sont à l'origine de sa renommée, qui l'ont consacrée et entretenue. Il employait uniquement, nous l'avons vu, des méthodes de force ; il avait toujours recours à des aides vigoureux, tous les témoins sont unanimes à l'affirmer, mais il usait de la force avec douceur : c'était « *la main de fer dans un gant de velours* ».

2° *Les fractures fermées et ouvertes.*

Dans le traitement des fractures, plus difficile, plus compliqué, car il faut non seulement réduire, mais maintenir, « Pierrounet » dans l'ensemble fut bien servi par la « *Providence* » et cette « *ignorance qui vient des dieux, ce qui fait sa supériorité sur la science qui vient des hommes* » (2). Sans connaissances anatomiques autres que celles à lui révélées par son entendement ou quelques autopsies pratiquées sur les animaux, il parvenait à obtenir d'un membre fracturé sinon l'intégrité anatomique, du moins une récupération fonctionnelle suffisante, meilleure toutefois aux membres supérieurs qu'aux membres inférieurs. Certes, il utilisait une technique rudimentaire, des moyens de fortune, toujours ingénieux et

(1) « Je frémis en le rapportant ».
(2) Joseph de Maistre.

qui mettaient en lumière une belle intelligence et un sens pratique particulièrement développé.

Les fractures de jambes étaient parmi les plus habituelles de ses accidentés. Leur réduction était toujours obtenue par l'extension et la contre-extension et pratiquée comme nous l'avons déjà décrit. Ici, toutefois le patient n'était pas allongé mais assis sur une chaise ; « Pierrounet » débutait par un examen méthodique ; avec ses doigts experts et son « *gros pouce* », il essayait de rechercher la bonne position de la jambe avec ce geste familier du chasseur, cherchant sa ligne de mire. A ce moment, il passait la jambe à un aide avec la recommandation de bien observer cet alignement et il allait préparer l'appareillage de la fracture. Du genou au cou de pied, il enroulait directement sur la peau de fines bandes de toile ; puis il moulait la jambe dans un carton trempé dans l'eau tiède, roulait par dessus de nouvelles bandes imbibées d'empois et fixait au mieux l'articulation tibio-tarsienne à angle droit. Il reprenait alors en mains le pied du patient et continuait l'extension jusqu'à ce que l'amidon fut bien sec. On laissait le membre ainsi immobilisé de trente à quarante jours. Sans venir retrouver « Pierrounet » l'appareil était alors enlevé ; mais le rebouteur avait conseillé de porter des bandes pendant encore quelques jours.

Pour les fractures ouvertes, quelques particularités intéressantes sont à signaler. « Pierrounet » répétait toujours à ces grands blessés : « *Balrio maï que lous osses ajessou pas creba la pel; serias pus leu garit* » (1). Il en reconnaissait donc la gravité. Après désinfection de la plaie au *vin chaud sucré*, il la saupoudrait très largement de *sucre*. Il appareillait comme dans les fractures fermées, mais laissait une « fenêtre » au niveau de la plaie et conseillait au blessé pour les soins ultérieurs, de se confier à son médecin pour éviter des complications.

(1) « Il vaudrait mieux que les os n'eussent pas traversé la peau ; vous seriez plus vite guéri ».

Dans les fractures de la clavicule, il avait recours au bandage en huit de chiffre, maintenant les épaules déjetées en arrière. Puis saisissant les fragments entre le pouce et l'index, il cherchait toujours à rétablir l'intégrité anatomique. La réduction obtenue, il croyait la maintenir par un large morceau de sparadrap qui chevauchait le trait de fracture et était sensé assurer une contention « indiscutable ». Avec les fractures de côtes, les entorses, les contusions diverses, nous approchons, nous pénétrons même dans le domaine de la médecine psychosomatique. Diagnostiquer une fracture de côtes sans le secours de la radiographie n'est pas toujours chose aisée, aussi n'est-il pas téméraire de penser que nombre de diagnostics durent être erronés. Mais, la réduction et la contention de cette côte ou de ces côtes fracturées étaient d'autant plus faciles et le résultat d'autant meilleur. Dans tous les cas de fractures de côtes, réels ou supposés, « Pierrounet » après avoir massé avec du « *Sang-Dragon* » préparation de l'ancienne pharmacopée, recouvrait le siège de la fracture avec un large carré de sparadrap, faisait un enveloppement thoracique bien serré et renvoyait le blessé chez lui, en lui conseillant de garder le lit quelques jours pour hâter la guérison.

3° *Les entorses, contusions et divers.*

Dans les entorses, très souvent des tibio-tarsiennes, après avoir fait un massage patient et soigneux avec de *l'eau de vie et du savon*, il appliquait un pansement compressif.

A la bonne femme du Midi qui périodiquement venait se faire « *raccrocher* » l'estomac; au petit vieux qui souffrait d'un « *nerp crousat* » (1); au jeune gars « *que s'ero defat la plaquo dai rens* » (2), il prodiguait massages, bonnes paroles et « sourires ». Et le soulagement survenait souvent instantané, toujours sans surprise pour

(1) « Nerf croisé »

(2) « S'était luxé la « plaque des reins ». »

« Pierrounet » qui d'une façon inconsciente peut-être, mais constante, soignait le facteur moral, faisait en un mot de la médecine psycho-somatique. Il recevait toujours, nous l'avons déjà souligné, les blessés avec affabilité, bonne humeur, patience. Il les rassurait, les encourageait, prenait part à leurs souffrances par de nombreux « *Petchaïre* » prononcés avec componction ; il leur promettait une guérison rapide, la reprise prochaine de leurs occupations, de leurs travaux. Il créait un climat de confiance, un envoûtement, singulièrement facilité par sa renommée. Cette ambiance favorable auto-suggestionnait le malade, faisait naître un état d'esprit qui centuplait la valeur et l'efficacité des soins reçus.

Il est indéniable que l'importance de la clientèle, l'immense popularité de Pierre Brioude, sa renommée légendaire affirment de façon incontestable son magnifique talent de rebouteur, qui repose sur des succès innombrables et incontestables. Depuis sa mort, des lettres sont encore adressées au Maire de Nasbinals, chaque année, qui demandent les unes si « Pierrounet » est encore vivant, les autres l'adresse de celui à qui il a passé le « *don* ». Mon père, maire de Nasbinals depuis 25 ans, a reçu des lettres de Bretagne, de Normandie, des Vosges, du Roussillon et de Provence, etc.

V. — LES DONS ET PRESENTS

Tel Hippocrate refusant les présents d'Artaxerxès, « Pierrounet » ne demandait jamais d'honoraires à ses clients ; il donnait même volontiers la pièce aux plus pauvres. Rebouteur, il exerçait uniquement pour rendre service et ne monnayait pas ses actes professionnels. Mais la majorité de ses clients, trop heureux d'être guéris ou soulagés, ne voulait pas se retirer sans l'honorer, aussi employaient-ils des moyens détournés, pour ménager la susceptibilité de « Pierrounet », qui leur permettaient en partie de payer leur dette de reconnaissance. Dans beaucoup de cuisines de chez nous, il existe sou-

vent de petites armoires à même le mur, servant de débarras à la maîtresse de maison et dont la porte est souvent ouverte .Ce meuble rustique existait chez « Pierrounet ». Un client le découvrit un jour « *par hasard* » et « *par hasard* » l'utilisa pour verser ses offrandes. Le « *mot de passe* » était trouvé et fut dans la suite utilisé. Avant de sortir de la cuisine et de prendre congé, le blessé ou son entourage pouvait ainsi jeter facilement et discrètement quelques pièces de monnaie, « écus » ou « napoléons », dans quelque paneton qui traînait « *par mégarde* » au fond du petite buffet. Madame Barrès a bien voulu nous dire que le médecin de Béziers, dont nous avons parlé, avait offert à son illégal confrère, une belle bague avant de prendre congé. D'autres clients faisaient des dons en nature : ceux du Midi offraient une pièce de vin ; ceux du Nord de la toile. Certains faisaient des cadeaux à ses nombreux enfants : chacun, selon sa condition, faisait quelque offrande utile ou agréable. En bref, sa nombreuse et fidèle clientèle ne lui ménageait pas son estime et lui témoignait sa plus profonde reconnaissance.

VI. — POURSUITE DEVANT LE TRIBUNAL LEGENDE

Mais, au début du siècle avec l'apparition des Syndicats Médicaux de Défense Professionnelle, la lutte contre les illégaux de la médecine fut mise à l'ordre du jour et poursuivie avec plus ou moins d'ardeur et de zèle selon les régions. Le Syndicat des Médecins de l'Aveyron, qui avait dans son bureau un jeune médecin très dynamique, s'en prit à « Pierrounet » à l'occasion des suites malheureuses d'une fracture du fémur, chez un jeune aveyronnais. Une action fut introduite devant le Tribunal Correctionnel de Marvejols, par la famille, à l'instigation du Syndicat des Médecins.

L'annonce de ces poursuites contre un vieillard vénéré et vénérable, — « Pierrounet » avait déjà 73 ans, —

souleva une émotion générale dans le pays et des sentiments de réprobation et d'indignation à l'égard du Corps Médical. Il est permis de penser que le Syndicat des Médecins de la Lozère était autrement avisé, qui s'accommodait fort bien de son rebouteur. Le jour de l'audience, le 6 juin 1905, « Pierrounet » partit de Nasbinals en triomphateur. Une foule nombreuse et sympathique entourait la voiture de Monsieur le Maire sur laquelle l'accusé avait pris place, entouré de toutes les notabilités locales : M. Richard, Maire et Conseiller Général ; M. Valette, notaire ; Brigadier de Gendarmerie, etc. Les cris de « *Vive Pierrounet* », retentissaient de toutes parts; des poings menaçants se levaient pour défendre « l'enfant du pays ».

« Pierrounet » fit son entrée dans la salle du Tribunal de Marvejols, timide et fortement impressionné, malgré la présence de ses nombreux amis, et de l'attitude tout à fait sympathique de la foule. Il était « prévenu d'avoir « à Nasbinals, avec habitude, pratiqué des opérations et « interventions chirurgicales, n'étant muni ni du diplô- « me de docteur en médecine, ni de celui d'officier de « santé. Il était accusé d'avoir traité une fracture de « jambe, réduit une luxation de la hanche, une luxation « de l'épaule et d'avoir soigné à deux reprises un domes- « tique du Dr de Naucelle-Aveyron, qui se plaignait « d'une douleur à la cuisse. » Après avoir entendu plusieurs médecins de l'Aveyron déclarant que « les luxa- « tions et les fractures étaient traitées par « Pierrounet » « sans aucune méthode reposant sur des données anato- « miques et qu'elles étaient livrées au hasard de banda- « ges parfois très dangereux ; que la gangrène était la « conséquence des appareils mal appliqués sur les mem- « bres fracturés » — « le Tribunal condamne Pierre « Brioude pour exercice illégal de la médecine à cent « francs d'amende et aux dépens plus condamnation par « corps au remboursement des frais liquidés à deux cent « cinquante sept francs. »

La sentence du Tribunal de Marvejols apporta par

surcroît à « Pierrounet » l'auréole d'une sorte de martyre — qui lui manquait encore — et un renouveau de sympathie qui s'affirma plus grande et plus agissante. Il continua son métier, quoi qu'il dût arriver. Il se faisait un devoir de conscience, — sa fille revient sans cesse là-dessus —, de rendre service : il préférait « *souffrir* » la justice des hommes que faillir à ses devoirs de soigner ses semblables. « *Lous médicis m'aimou pas, répétait-il, mas lour en bouole pas, petchaïre ! ; proco bouldrio pas ana en preisou* ». (1)

C'est probablement aux environs de cette époque que doit se situer une autre légende, mais fort belle. Elle a pour théâtre non plus la salle des audiences du Tribunal de Marvejols, mais le grand amphithéâtre de la Faculté de Médecine de Montpellier où aurait été convoqué « Pierrounet », devant un aréopage de Professeurs et Grands Médecins, pour répondre de ses actes de médecine illégale. Il y arriva avec son costume de brave paysan de l'Aubrac, revêtu d'une longue blouse noire. Et après avoir entendu les accusations de ces Grands Maîtres, tranquillement il se leva de son banc, prit un petit paquet caché sous son bras, en sortit un agnelet blanc et le prit dans ses mains. On entendit quelques craquements, quelques bêlements, et la pauvre petite bête, déposée sur le plancher, immobile et apeurée, s'allongea. « Pierrounet » s'adressant alors à ses juges leur dit : « *Eh bé! Moussus, o baltres ; remetttes lou sus sos pottetos* ». (2) Les Grands Maîtres surpris, se regardèrent. Personne ne bougea. « Pierrounet », avec cette simplicité paysanne qui ne manque pas de grandeur, se baissa : il reprit dans ses mains la petite bête, la cajola, on entendit à nouveau quelques craquements et bêlements, et soudain l'agnelet s'échappa des mains du rebouteur et bondit dans la salle.

Voilà la légende, est-elle antérieure au procès de

(1) « Les médecins ne m'aiment pas, mais je ne leur en veux pas ; cependant je ne voudrais pas aller en prison ».

(2) « Eh bien ! Messieurs, à votre tour, remettez-le sur ses petites pattes. »

Marvejols? Peut-être ? Il n'a pas été possible de recueillir des renseignements suffisamment précis pour en fixer la date.

VII — SES DERNIERS MOMENTS SA MORT

Né à Nasbinals, « Pierrounet » y vécut ou dans ses environs immédiats, toute sa vie, tour à tour rebouteur, cantonnier et paysan. Nous ne devons pas oublier qu'il exploitait son petit bien, surtout en « *chargeant* » ses pâturages avec des « *monos* » achetées au printemps et revendues au début de l'automne, après engraissement, pour la « *mort* », sur les champs de foire de Nasbinals, Aubrac et Laguiole. Il n'avait pas fait de service militaire et en 1870, il fut seulement appelé à passer une visite à Mende. Sollicité à plusieurs reprises à figurer sur une liste aux élections municipales, il avait toujours refusé jusqu'en 1898. A cette date, il fut élu pour la première fois Conseiller Municipal, à l'unanimité moins trois voix; en 1902 il fut réélu avec la même imposante majorité. Mais en 1906, il ne voulut pas demander le renouvellement de son mandat : « *sou trop biel* » (1), répondit-il.

Robuste comme le fayard de l'Aubrac, « Pierrounet » ne fut jamais malade. Dans les dernières années seulement il se plaignait d'étourdissements dus à une hypertension probable. La veille de sa mort, il avait eu une sorte de petite syncope, qui avait alarmé sa famille. Le Docteur Déjean, appelé en consultation chez son empirique confrère, qu'il estimait beaucoup, l'examina, prescrivit des remèdes, rassura l'entourage et recommanda à son ami de garder le lit. La journée ne fut pas mauvaise; le malade se sentait assez bien. Il voulait même se lever pour soigner un petit groupe de six à sept malades

(1) « Je suis trop vieux ».

qui attendaient toujours, impatients, sans vouloir quitter les abords de la maison et croire à la maladie de « Pierrounet ». Son fils Edmond eut de la peine à s'opposer à ce déraisonnable projet. Comme d'habitude, la nuit venue, la famille se réunit dans la chambre du malade pour y entendre la prière du soir, qu'il récitait toujours lui-même, à haute voix et très dévotement, selon la vieille coutume en honneur dans le Gévaudan catholique. Sa voix n'avait rien de changée, il semblait seulement y avoir plus de recueillement, plus d'émotion. Arrivé à « *l'acte de Foi* », on entendit un gémissement, un soupir et ces mots : « *Moun Dious, bous uffrisse mo bido é tout ocouo qué aï* » (1). « Pierrounet » était mort le 8 mars 1907.

Aussitôt la douloureuse nouvelle se répandit dans le bourg : « *Pierrounet se meurt, Pierrounet est mort* ». La consternation fut générale; dans la rue des femmes pleuraient, des hommes baissaient leur chapeau et d'un revers de main essuyaient une larme. On entendait répéter dans tous les groupes qui stationnaient devant la maison mortuaire : « *De que faroou lou mounde, aro que Pierrounet es mort* » (2). Pouvait-il souhaiter une plus belle oraison funèbre, plus digne de lui, plus digne de son œuvre ?

VIII — LA RECONNAISSANCE DE LA POPULATION — LES HONNEURS

Deux années plus tard, en 1909, à l'initiative de M. Fabre, Sénateur de l'Aveyron, ami personnel du « défunt », une souscription fut ouverte dans « *l'Auvergnat de Paris* », pour élever une statue à « Pierrounet », afin de perpétuer son souvenir et de traduire la reconnaissance du pays envers cet enfant de Nasbinals, homme

(1) « Mon Dieu, je vous offre ma vie et tout ce que j'ai ».
(2) « Que feront les gens, maintenant que Pierrounet est mort ? »

de bien et grand rebouteur, qui lui avait donné renom et célébrité.

Ce monument fut confié au sculpteur millavois Malet. Il est fait d'un buste en bronze reproduisant parfaitement les traits de « Pierrounet », avec sa douce et bonne figure allongée, encadrée d'une barbe en collier. Il repose sur un socle en granit du pays, flanqué de béquilles. Il est placé à côté de l'hospice, face à l'église.

Il fut inauguré le 16 septembre 1909, en présence d'une foule immense accourue de toutes parts. Les Députés et Sénateurs de la Lozère étaient présents et aussi toutes les notabilités du canton. Ce fut une manifestation de reconnaissance publique, grandiose et émouvante, une véritable journée d'apothéose qui fit rentrer « Pierrounet » dans l'histoire de Nasbinals.

CONCLUSION

C'est à l'apparition dans le thérapeutique moderne de la médecine psycho-somatique que nous devons d'avoir associé, dans une même étude, le médecin diplômé et le rebouteur empirique. Nous n'avons voulu, à aucun moment, les opposer, les mettre en parallèle, à plus forte raison les juger. Mais, tous les deux sans doute, l'un par savoir, l'autre par intuition ont compris combien était vrai le mot de Bossuet : « l'âme est maîtresse du corps qu'elle anime », et le rôle bienfaisant et guérisseur du moral sur le physique. Aussi bien, nous avons voulu, tout simplement, mettre en lumière combien les mœurs d'un pays, vrai centre d'isolement dans ce Massif Central, à une époque déjà lointaine de la nôtre, avaient pu créer ce climat spécial, si favorable aux foules toujours avides de miracles, cette ambiance si nécessaire à l'apparition du « *numen inest* » et contribuer ainsi à mettre sur un piédestal, à l'échelle de l'Aubrac, le fameux rebouteur « Pierrounet ».

Le médecin de campagne, au soir de sa vie, connaîtra lui aussi la plus belle des apothéoses, celle réservée aux

deux héros antiques et faite « des plus belles récompenses qui lui seront données par Dieu et par sa conscience ».

« ..... *pulcherrima præmia*

« *Di moresque dabunt vestri* ..... »

Et quand il passera de vie à trépas, peut-être les mêmes voix qui se firent entendre sur la « Montredorte » à « Pierrounet » résonneront à nouveau répétant cette fois

« ..... *manibus date lilia pleni.* »

Le Président

VIRENQUE.

Vu, *Le Doyen* :

LEFEBVRE.

Vu et permis diimprimer :

Toulouse, le 14 Juin 1949,

Le Recteur,

Président du Conseil de l'Université :

P. DOTTIN.

Bibliographie

1. — Dr. C. ANDRIEU — « Aubrac : climat et sanatorium ».

2. — Dr. P. ANGLADE. — « Essai clinique de sanatorium de Haute Altitude à Aubrac (Aveyron).

3. — Dr. A. CARREL. — « L'homme, cet inconnu ».

4. — J. DECHAUME. — « Unité somato-psychique et médecine psycho-somatique ».
Le Concours Médical, 9 Octobre 1948.

5. — J. DELAY. — « La doctrine psycho-somatique ».
La Presse Médicale ; 13 Décembre 1947.

6. — Dr. DEMARQUE. — « Médecine psycho-somatique en homéopathie ».
Le Concours Médical, 2 Avril 1949.

7. — Pr. J. FIOLLE. — « Les grandes mutations historiques de l'esprit chirurgical » (2e Congrès de l'Association Française de Chirurgie).
Le Concours Médical, 9 Octobre 1948.

8. — J. GERAUD. — « Introduction à la médecine psycho-somatique ».
(Société de médecine, chirurgie, et pharmacie de Toulouse.)

9. — J. GIRARD. — « Guérisseurs et charlatans ».
Revue médicale de Nancy — 1er-15 Novembre 1948.

10. — J. GOSSET. — « Problèmes psycho-somatiques en chirurgie générale ». Mémoires de l'Académie de Chirurgie — Tome 73.

11. — E. LITTRE. — « Médecine et Médecins ».

12. — E. PLAGNARD. — « L'émigration dans la commune de Prades d'Aubrac ».

13. — O. RECLUS. — « Le plus beau royaume sous le ciel ».

14. — E. RECLUS. — « Géographie Universelle ».

15. — P. REMIZE. — « L'Aligot ».

16. — A. TROUSSEAU. — Clinique Médicale de l'Hôtel-Dieu de Paris.

(N. B.). Vie de « Pierrounet » — Seulement des documents oraux, mais très authentiques, fournis par Madame BARRÈS, sa fille aînée et son « assistante » habituelle dans ses interventions. Témoignages aussi de quelques-uns des contemporains des dernières années de sa vie.

TABLE DES MATIERES

Pages

Médecine psycho-somatique 11

Aperçu géographique de l'Aubrac 17

La vie du médecin de campagne 25

« Pierrounet » de Nasbinals 34